

Jean Perrin, Paul Langevin et les autres... : de la science comme ressource politique

La physique française de l'entre-deux guerres, et de façon générale les sciences dites dures, sont dominées par un «groupe central»¹ dont les figures éminentes sont, après le décès de Marie Curie en 1934, Paul Langevin et Jean Perrin, auxquelles on peut adjoindre Aimé Cotton (1869-1951), le mathématicien Emile Borel (1871-1956).

Ce « groupe » est un groupe de fait, un groupe «en soi», qui associe des hommes que lient solidarité générationnelle et parcours homogènes. Nés à la chute du second Empire (Jean Perrin en 1870, Paul Langevin en 1872, Emile Borel en 1871), issus de milieux modestes, normaliens, précocement agrégés et docteurs, ils suivent avant 1914 des parcours d'excellence, qui débouchent sur le prix Nobel (Jean Perrin en 1926) ou le collège de France (Paul Langevin en 1909), mais sont en retrait de la recherche pure après 1918². Décédés à quatre ans d'intervalle, Langevin et Perrin sont inhumés simultanément au Panthéon en novembre 1948, la République associant dans son hommage ceux qui l'étaient déjà de leur vivant.

Ce groupe de fait est aussi un groupe «pour soi», qui partage, avec Marie Curie et ses enfants (Irène et son époux Frédéric Joliot), Emile Borel et son épouse Marguerite (Camille Marbo), fille de Paul Appell, mais aussi le physiologue Louis Lapicque (1866-1952) et l'historien Charles Seignobos (1854-1942), l'amitié et construit ses lieux de sociabilité : vacances en Bretagne à L'Arcouest (« Sorbonne-Plage»), «thé Perrin» du lundi après-midi que fréquentent Léon Blum et Paul Valéry, coopérative d'éducation de leurs enfants³. Ils partagent aussi une entrée commune dans la vie politique scellée dans «l'Affaire», et, après une participation importante à l'effort de guerre français en 1914-1918, des engagements dans le Comité de vigilance des intellectuels antifascistes (CVIA), au côté du Front populaire, mais aussi dans l'Union rationaliste et pour « la recherche pure

¹ Dominique Pestre, *Physique et physiciens en France 1918-1940*, Paris, Editions des Archives contemporaines, 1984, p. 208-210.

² Voir les biographies de Bernadette Bensaude-Vincent, *Langevin. Science et vigilance*, Paris, Belin, 1987 et Micheline Charpentier-Morize, *Perrin, savant et homme politique*, Belin, 1997.

³ Voir la présentation de ce milieu par Michel Pinault, *Joliot-Curie*, Paris, Odile Jacob, 2000.

et désintéressée », objet d'une pétition qui les rassemble tous en mars 1933⁴. Plus largement le «groupe Perrin-Langevin» associe des mathématiciens aînés de quelques années (Paul Painlevé 1863-1933, Jacques Hadamard 1865-1963), des provinciaux (le doyen René Gosse à Grenoble) et des représentants d'une génération plus jeune, souvent apparentée à la précédente (Pierre Biquard, Frédéric et Irène Joliot-Curie, Francis Perrin, fils de Jean Perrin, Jacques Solomon, gendre de Paul Langevin). Leurs engagements, au-delà de la matrice commune, ne sont pas interchangeables. Quelques-uns abandonnent précocement la recherche pour une activité politique classique de parlementaire ou de ministre, comme Borel ou Painlevé⁵. Jean Perrin, homme de pouvoir et d'institution, défend une «politique scientifique» qui l'amène à œuvrer comme sous-secrétaire d'Etat à la recherche scientifique du gouvernement Blum en 1936⁶. Paul Langevin milite plutôt sur le mode classique de l'intellectuel, mobilisant la science comme ressource, au nom d'un rationalisme habillé en marxisme.

Ces «savants», dont ils sont des incarnations quasi « idéal typiques », ont fait l'objet de travaux substantiels, mais la nature de leur rapport à l'engagement politique, voire à la politique tout court, a finalement été peu éclairée. Sauf quelques rares exceptions, dont un article ancien de Mary Jo Nye⁷, leurs engagements sont le plus souvent juxtaposés à leur production scientifique, et connectés, sans en éclairer les fondements épistémologiques, à un «socialisme républicain» qui ne serait, pour reprendre la formule de Madeleine Rebérioux que l'un des enfants (avec le radicalisme et ses variantes) de la famille républicaine. Le but de cette communication est de tenter d'explorer, à partir de leurs écrits, l'articulation entre leurs discours sur la science et leurs activités politiques, entre ce qu'ils disent et ce qu'ils font, entre la pensée et l'action⁸.

Jean Perrin ou le socialisme au service de la science.

Jusqu'à 1934, Jean Perrin n'est pas «engagé» au sens que l'on entend généralement, comme peut l'être plus précocement, dès les années 1920, son ami Paul Langevin. Sa

⁴ Pétition reproduite dans Micheline Charpentier-Morize, *Jean Perrin...*, *op.cit.*, p. 184.

⁵ Claudine Fontanon et Robert Frank (dir.), *Paul Painlevé (1863-1933) Un savant en politique*, Presses universitaires de Rennes, collection «Carnot», 2005.

⁶ Michel Pinault, *La science au Parlement : les débuts d'une politique de recherches scientifiques en France*, Paris, CNRS éditions, 2006 et, du même, «Les scientifiques et le Front populaire» in Xavier Vigna, Jean Vigreux et Serge Wolikow (dir.), *Le Pain, la Paix, la Liberté. Expériences et territoires du Front populaire*, Paris, Editions sociales, 2006, p. 173-194.

⁷ Mary Jo Nye, «Science and socialism : the case of Jean Perrin in the Third republic », *French Historical Studies*, 9, 1975, p. 140-169.

⁸ Nous utiliserons essentiellement le recueil *Jean Perrin. La science et l'espérance (SE)*, Paris, PUF, 1948 et l'anthologie de Paul Labérenne, *Langevin., la pensée et l'action*, Paris, Editions sociales, 1964. on peut trouver d'autres textes dans Pierre Biquard, *Paul Langevin, scientifique, éducateur, citoyen*, Paris, Seghers, 1969.

vision du monde s'enracine dans son combat pour la recherche «pure» (fondamentale) et «désintéressée» (libre) car, écrit-il en 1936, la «puissance de l'humanité procède des efforts de quelques douzaines d'hommes affranchis des labeurs serviles» et guidés par «la seule curiosité des choses inconnues»⁹. Cette représentation de la recherche scientifique se retrouve dans tous ses écrits, comme dans cet hommage de 1927 à l'écrivain Herbert George Wells, où la science est définie comme «une marche en avant, une conquête progressive qui ressemble aussi peu à la connaissance froide et classée des faits que l'exploration de Magellan ressemble à un livre élémentaire de géographie»¹⁰. «L'âme de chercheur» suppose un «goût profond pour le mystère et un désir passionné de l'aventure»¹¹. Cette quête qui donne au chercheur une place éminente dans l'aventure humaine, à l'avant-garde de ces «vagues d'assaut qui se succèdent dans la poursuite d'un idéal sans cesse plus haut»¹² fait fond sur une tendance organique de la nature elle-même. La «volonté de vivre qui anime la matière... est une propriété essentielle de cette matière aussi bien que peut l'être la gravitation», écrit-il en 1927¹³. En 1935, il précise, dans un de ses textes les plus célèbres, que «les tendances obscures du protoplasme déterminent en définitive l'apparition de formes vivantes sans cesse plus hautes et plus riches d'avenir» et que la «force vitale» de l'univers est «inconsciente et indifférente à l'effort individuel»¹⁴. Dans cette vision du monde, la science peut, ni plus ni moins, accélérer l'œuvre naturelle, appuyer la «tendance organisatrice» qu'elle possède et, ainsi, grâce à la biologie, «réaliser un être supérieur à l'homme plus rapidement que ne le feraient, *non aidées*, les forces obscures de l'évolution»¹⁵.

On peut se demander quel rapport avec la politique peut entretenir cette vision du monde. Jean Perrin ne reprendrait pas les propos attribués à Pierre Curie à propos de la question sociale : «Au fond, ce n'est pas la peine de se tracasser beaucoup à ce sujet. Les physiciens résoudre ces difficultés tout simplement en supprimant le problème du fait qu'ils arriveront à créer assez de richesses pour tous»¹⁶. Il ne reprendrait sans doute pas

⁹ Jean Perrin, «Le palais de la Découverte», *SE*, p. 148-153.

¹⁰ «Herbert George Wells», discours du 16 mars 1927, *SE*, p. 113-117.

¹¹ *Ibidem*.

¹² «L'astronomie, libératrice de la raison humaine», préface au livre de Paul Couderc, *L'architecture de l'univers* (Paris, Gauthier, 1930), *SE*, p. 3-5.

¹³ «Herbert George Wells», art.cité, p. 115.

¹⁴ Jean Perrin, «La Nouvelle espérance», brochure, 1935, *SE*, p. 121-133.

¹⁵ Souligné par nous. «Herbert George Wells», art.cité, *SE*, p. 115. On retrouve cette vision dans un roman d'Arthur Conan Doyle typique du «merveilleux scientifique» (un genre littéraire prisé par Perrin, Langevin et leurs amis) *Le Monde perdu* (Hachette, 1931, p.58), où le «professeur Challenger» explique que «sur l'abîme qui sépare la vie de la mort, notre chimie n'avait pas encore jeté le pont. Mais il y avait une chimie de la nature, plus haute et plus subtile, qui, travaillant avec de grandes forces sur de longues périodes, obtenait peut-être des résultats auxquels nous aspirions en vain». Le savant fictionnel parle comme le savant réel, et *vice-versa*...

¹⁶ Rappporté par Jean Perrin, «La Nouvelle espérance», art.cité, *SE*, p. 129.

non plus la parabole de Marcellin Berthelot qui, décrivant, dans son fameux discours du 5 avril 1894 au banquet de Saint-Mandé, le monde en l'an 2000 « au point de vue chimique bien entendu », annonce une humanité placée « sous l'empire universel de la force chimique » où la terre, devenue « un vaste jardin » nourrirait sans effort les multitudes grâce à des puits de 4 à 5 kilomètres de profondeur captant la « chaleur centrale » de la planète¹⁷. Perrin ne confond pas les échelles de temps. La politique peut, à condition d'être guidée par la science, « éviter les tâtonnements dramatiques de réarrangements non dirigés »¹⁸. Si la recherche est « notre seule chance de créer des conditions d'existence vraiment nouvelles », elle exige, pour tenir ce rôle, un « effort social », « du reste léger et rapide », ajoute-t-il. C'est, d'une part, au peuple de « choisir les hommes » aptes à « organiser et répartir » les richesses créées par la science¹⁹. C'est, d'autre part, aux politiques ainsi sélectionnés d'affecter à leur tour aux métiers de la recherche « en plus grand nombre, ceux qui sont capables de faire progresser la science »²⁰. Très logiquement, Perrin remercie en mars 1937 Léon Blum, « le chef du front populaire », pour « avoir pris le premier la responsabilité d'appeler la Science aux conseils du gouvernement »²¹. Et c'est bien une prérogative de l'action politique de « sauvegarder la paix sans la honte », comme de décider des congés payés et d'aller vers « la semaine de 24 heures ou, plutôt, la semaine de trois jours seulement de travail forcé » autorisée par les progrès de la productivité²².

On pourrait résumer ainsi la vision de Jean Perrin des relations entre science et politique :

- La science prolonge et accélère la tendance organisatrice de la nature, au plus grand profit de l'humanité.
- La politique, comme l'écrit Léon Blum dans un texte d'hommage posthume à son ami, ou plutôt la politique *en tant seulement qu'elle est socialiste*, « est au service de la science en ce sens que dans une société juste, aucune valeur utile au développement scientifique ne serait plus gaspillée »²³. Jean Perrin, continue Blum, « voulait mettre en retour la science au service de la justice sociale », mais cette seconde proposition est subordonnée à la première. Pour réaliser toutes ses virtualités, la science exige une autre organisation sociale. C'est de ce point de vue que Jean Perrin ne peut être qualifié de scientifique.

Paul Langevin ou la politique éclairée par la Science

¹⁷ Marcellin Berthelot, « Le monde en l'an 2000 », *Science et morale*, Paris, Calmann-Lévy, 1897.

¹⁸ « La Nouvelle espérance », art.cité, *SE*, p. 129.

¹⁹ « Discours du 14 juillet 1935 », *14 juillet 1935*, brochure éditée par le Comité national du rassemblement populaire.

²⁰ « La Nouvelle espérance », art.cité.

²¹ « La Science libèrera l'homme », discours du 14 mars 1937 à Strasbourg, *SE*, p. 174-179.

²² Ibidem.

²³ Léon Blum, « Jean Perrin », préface à la brochure d'Albert Ranc, 1946, *SE*, XXIX-XXXV.

Intervenant en 1920 contre l'emploi d'étudiants des grandes écoles pour briser la grève des transports, adhérent en 1924 aux «Amitiés franco-russes», en 1927-1928 au «Cercle de la Russie neuve», vice-président en 1927 de la Ligue des droits de l'homme, Paul Langevin a un engagement plus précoce, plus intense et plus dispersé que son ami, qui va *crescendo* dans la décennie 1930-1939. Cet activisme, qui le rapproche toujours plus étroitement des communistes, infléchit nettement le volume et la nature de ses publications, la partie proprement politique de ses écrits augmentant de 4 à 40% après 1918, alors que la part des articles de recherche pure diminue dans ses publications scientifiques²⁴.

Paul Langevin entretient une vision proche de celle de Perrin de la nature de la science, qu'il définit dans un texte fameux de 1934, «La valeur humaine de la science », comme une «rationalisation progressive de la réalité que la pensée cherche à dominer par la compréhension» mue par le moteur de la «sainte curiosité »²⁵. De même, la science qui rend possible «une libération matérielle et spirituelle de l'humanité », prolonge une évolution qui mène «à travers des joies et des douleurs sans nombre, vers des formes matérielles et spirituelles que nous sommes impuissants à imaginer». L'avenir prévisible de la Terre («10 000 milliards d'années») permet en effet à notre espèce de «développer pleinement ses possibilités» et d'évoluer vers des formes de vie «incomparablement plus belles et plus riches que la nôtre dans une mesure bien plus grande encore que celle-ci ne dépasse l'amibe primitive»²⁶.

Pour autant, Langevin constate dans le même texte le décalage entre le rythme de développement des sciences et leur introduction «dans une société humaine insuffisamment préparée à les recevoir ou trop lente à s'y adapter»²⁷. C'est là un thème récurrent dans ses écrits, déjà abordé en 1932 où il relevait que «la science a pris aujourd'hui une avance considérable et dangereuse sur la justice»²⁸. Ce «déséquilibre», décliné sur le terrain des relations internationales (retard de la justice internationale sur la science militaire), de l'éducation (retard dans l'intégration des sciences à la culture générale), voire de l'organisation sociale (le conflit entre « les applications de la machine» et le régime de propriété est «à l'origine de cette crise de justice sociale dont le monde souffre terriblement») peut mettre en danger la civilisation et l'espèce humaines. En 1932, Langevin proposait un «remède» par la «synthèse» entre monde matériel et monde moral, la «main tendue» de la science à la justice qui passe par l'éducation, l'introduction de

²⁴ Bernadette Bensaude-Vincent, *Langevin...*, *op.cit*, p. 137.

²⁵ Paul Langevin, «La valeur humaine de la science», préface de 1934 à *L'Evolution humaine des origines à nos jours*, *PA*, p. 135-152.

²⁶ *Ibidem*, p. 149 et 150.

²⁷ *Ibidem*, p. 143.

²⁸ «Le problème de la culture générale», conférence au Congrès de Nice, 1932, *PA*, p. 232-238.

«l'esprit scientifique» dans l'ensemble des disciplines qui ont déjà commencé «à se mettre à l'école de la science»²⁹. L'intérêt pour les questions d'éducation, ancien³⁰ et couronné par sa participation à la Libération à la commission pour la réforme de l'enseignement, procède en partie de son engagement, au début du siècle, dans la bataille pour la révolution atomiste contre le dogmatisme mécaniste, le recours à l'histoire des sciences permettant de promouvoir l'importance des hypothèses et de la théorie et de s'émanciper du dogmatisme³¹.

Mais l'enseignement des sciences n'est jamais un substitut à l'action politique, dans laquelle il est, on le sait, particulièrement impliqué. Dans son texte de 1934, «l'adaptation» de la société humaine aux conditions créées par la science et l'évitement des dangers que son usage nuisible suscite, exige «une création de justice, justice sociale d'un côté, justice internationale de l'autre»³². C'est précisément à la politique de faire œuvre de synthèse et de rééquilibrer science et justice, en chargeant celle-ci d'un contenu scientifique et en créant les institutions nécessaires³³. La politique elle-même doit reconduire le «processus d'association et de différenciation» qu'enseigne la biologie, au rebours du «mauvais usage» qu'ont fait du darwinisme «les partisans de la guerre éternelle qui voient dans la lutte et la destruction réciproque le moyen de choix pour enrichir et embellir la vie»³⁴. Comme les protozoaires primitifs se sont réunis pour constituer des organismes multicellulaires, les individus se sont différenciés puis associés en sociétés, l'étape suivante devant aboutir au «groupement des nations différentes et unies»³⁵. C'est la politique qui doit permettre de continuer, d'aller dans le sens de ce que la science révèle de l'histoire naturelle. En ce sens, la science est à la base de la morale humaine.

Langevin ne dit pas autre chose dans ses derniers textes, affirmant en 1945 avoir confiance «dans le sens général du développement de la vie...plus encore que dans la crainte du danger nouveau de la bombe atomique»³⁶. L'espèce humaine, «proche encore de l'animalité» peut évoluer vers des «formes de vie dont notre imagination est impuissante à

²⁹ Langevin constate ainsi que la dénomination récente de «sciences sociales» et de «sciences morales» témoigne déjà de «l'extension progressive des applications de la méthode scientifique» au domaine des «faits sociaux et même moraux», *ibidem*, p. 234.

³⁰ Voir sa conférence de 1904 au Musée pédagogique «L'esprit de l'enseignement scientifique», *PA*, p. 179-190.

³¹ Bernadette Bensaude-Vincent, *Langevin...*, *op.cit.*, p. 51-60.

³² «La valeur humaine de la science», art.cité, *PA*, p. 144.

³³ On retrouve cette idée, presque mot pour mot, dans les développements sur la science de *Fils du Peuple*, l'autobiographie «officielle» de Maurice Thorez : «De nos jours, la science est en avance sur la justice sociale. Nous devons mettre en harmonie, puisque cela est devenu possible, la justice et la science», *Fils du peuple*, Paris, Editions sociales, 1949, p. 244.

³⁴ «La valeur humaine...», art cité, *PA*, p. 151-152.

³⁵ *Ibidem*, p. 152.

³⁶ «La science et la paix», *La Pensée*, 12, mai-juin 1947 in Pierre Biquard, *Paul Langevin...*, *op.cit.*, p. 170-175. L'auteur de cette anthologie date le texte des derniers mois de 1945.

prévoir la richesse et la beauté» Cette évolution sera conforme à «la ligne générale du développement de la vie qui prend des formes de plus en plus complexes et riches par association d'éléments qui se différencient», de la cellule à l'individu, de la société à l'humanité, en passant par les nations et les groupements de nations.

En définitive, Langevin partage avec Perrin une même représentation d'ensemble de la science, avec deux nuances importantes cependant.

D'une part, il fait un constat, plus net et plus fréquent, des dangers que font peser sur l'humanité certains usages de la science. D'autre part, l'idée d'un «décalage» ou d'un «déséquilibre» entre science et monde social laisse à l'action politique un champ d'action plus large et plus décisif qu'une mission restreinte de sélection et d'affectation des hommes.

Conclusion.

Peu de savants ont abandonné l'activité scientifique pour une activité politique à plein temps, sous sa forme la plus classique: la quête d'un mandat parlementaire, suivie d'une carrière ministérielle. Seuls, après Marcellin Berthelot, ministre de l'Instruction publique (1886-1887) puis des Affaires étrangères (1895-1896), Emile Borel, député de l'Aveyron en 1924, ministre de la Marine dans le cabinet Painlevé en 1925 et surtout Paul Painlevé lui-même suivirent ce parcours. Chez ce dernier, des travaux récents ont montré que son identité de savant aide son parcours politique, facilitant son élection en 1910 à Paris, le propulsant pendant la Grande guerre comme un des initiateurs de la « politique des inventions» mobilisant savoirs et savants au service de la défense nationale. Il est également intéressant de noter que Painlevé prit, *en tant que scientifique*, des positions politiques hétérogènes à celles de son parti, se prononçant ainsi en 1913, pour la suppression du monopole d'Etat sur la fabrication des poudres, estimant qu'il freinait l'innovation scientifique³⁷. Mais, comme la majorité des intellectuels, par-delà la diversité de leurs disciplines d'origine, les savants partagent un type d'engagement «métapolitique»³⁸, différent de la politique classique dans le mode d'intervention (pas d'adhésion partisane ni de quête de mandat électif, mais des prises de position par le manifeste, la tribune ou la pétition) infléchi chez eux par une participation croissante à la définition et à la mise en œuvre de politiques publiques.

Au-delà des diversités de proximités partisans (le socialisme de Perrin, le communisme de Langevin, voire le radicalisme de Borel), bien tempérées par l'amitié, tous partagent

³⁷ Anne-Laure Anizan, «Paul Painlevé, parlementaire et leader politique», in Claudine Fontanon et Robert Frank, *Paul Painlevé...*, *op.cit.*, p. 57-70.

³⁸ Michel Trebitsch, «Les intellectuels dans le Maitron : essai de typologie», in Nicole Racine et Michel Trebitsch, «Intellectuels engagés d'une guerre à l'autre», *Cahiers de l'IHTP*, 26, mars 1991, p. 13-25.

une formation commune dans ce qu'Albert Thibaudet appelle le «parti Péguy», le parti des «hommes de 40 ans en 1914»³⁹ et ne se séparent finalement que dans ce qui semble bien n'être que des variantes du républicanisme avancé : un «socialisme d'évolution plus que de révolution» dont les références scientifiques et philosophiques sont Lamarck, Darwin et Comte plus que Hegel et Marx⁴⁰. Cela fonde des prises de position communes, sur la recherche, mais aussi la politique, au CVIA, aux côtés du Front populaire, puis en 1938-1939, avec les historiens Lucien Febvre et Henri Hauser, dans l'UDIF (Union des intellectuels français pour la justice, la liberté et la paix), le pôle principal des «anti-munichois» chez les intellectuels⁴¹. C'est sans doute un phénomène français au sens, pointé par Christophe Charle et Dominique Pestre où «le culte de la science» est une idéologie officielle à laquelle aucun irrationalisme institutionnel ne fait contrepoids⁴². On relève en tous cas une grande différence avec l'engagement d'un Albert Einstein qui, dans un contexte politique et intellectuel très différent, «met sa gloire scientifique au service de son indignation morale»⁴³. Einstein, opposant à l'effort de guerre allemand puis chassé par le nazisme dans lequel il voit en mai 1933 «une pègre armée... une invasion venue d'en bas qui aura bientôt anéanti ou paralysé toute forme de culture un peu raffinée»⁴⁴ a un rapport à son pays et au fascisme de nature différente que les savants français contemporains avec lesquels il correspond. Ceux-ci, engagés en 1914-1918 au service de l'effort de guerre français, entendent s'appuyer sur la tradition républicaine du premier⁴⁵ pour s'opposer au second dans lequel ils voient un nouvel avatar du «Blanc» éternel. Le corpus de valeurs qui les rassemble ne relève pas du scientisme au sens que lui donnent les dictionnaires : «croyance à la toute-puissance de la science positive, même dans le domaine des choses morales»⁴⁶. Comme le dirigeant socialiste Paul Faure, ils pensent que «la science doit être arrachée au capitalisme qui l'a asservie et déshonorée»⁴⁷, comme

³⁹ Albert Thibaudet, *La République des professeurs*, Paris, Grasset, 1927, p. 73-74.

⁴⁰ Mary Jo Nie, art.cité.

⁴¹ Sur l'UDIF, nous renvoyons à notre article, «Paul Nizan et les intellectuels antimunichois», *Aden. Paul Nizan et les années trente*, 5, 2006, p. 486-502.

⁴² Christophe Charle, *La République des universitaires 1870-1940*, Paris, Seuil, 1994 ; Dominique Pestre, *Physique et physiciens...*, op.cit, p.288 sq. Dominique Pestre pointe les effets négatifs de cette situation dans la mesure où les «physiciens français «n'ont rien qui les oblige à remanier les formes de rationalité qui les enserrant».

⁴³ Françoise Balibar, *Einstein ou la joie de la pensée*, Paris, Gallimard, «Découvertes», 1993, p. 40.

⁴⁴ Lettre à Paul Langevin, 5 mai 1933 in Albert Einstein, *Correspondances françaises. Oeuvres choisies*, 4, Paris Seuil/CNRS, 1989, p. 174. Deux ans plus tard, dans une lettre à Léon Brunschvicg (30 juin 1935, p. 62), il réitère son appréciation, estimant que « nous vivons aujourd'hui la deuxième grande insurrection de la masse trouble contre l'esprit ».

⁴⁵ Jean Perrin, dans un discours le 14 février 1942 à New York fait de la France «le pays de la pensée libre» une tradition que Vichy déshonore, «Discours à l'école libre des Hautes études de New York», *SE* p. 194-200.

⁴⁶ *Grand Larousse universel*, 1949. Selon le *Trésor de la Langue française*, le mot «scientisme» apparaît en 1911.

⁴⁷ Paul Faure, «Eloge de la science», *Le Populaire*, 20 octobre 1932.

Léon Blum, que «ce n'est pas la science seule, mais la combinaison du progrès scientifique et de la victoire socialiste qui libèrera et transformera l'humanité», le progrès «en dépit de ses incidences momentanées», favorisant et rapprochant cette victoire⁴⁸, comme Maurice Thorez, qu'il faut «libérer le Prométhée de la Science»⁴⁹. Seule les sépare une approche différente de «l'arrachement» ou de la «combinaison».

Peut-il être alors défini comme un progressisme, au sens d'une foi dans un Progrès «somme de tous les progrès», amenant inévitablement et mécaniquement l'humanité vers un état meilleur⁵⁰ ? Sans doute, même si Langevin est, de ce point de vue et dès avant Hiroshima, moins «progressiste» que Perrin. Reste une foi partagée dans la «cité future, cette cité de rêve dont l'architecture encore incertaine tremble dans cette brume ensoleillée, cette cité où le progrès nous semble devoir être indéfini, où règneront sans effort conscient la justice et la fraternité, où la maladie aura disparu, où la mort aura reculé jusqu'à n'être plus qu'un repos librement accepté, où chaque existence humaine se déroulera dans l'harmonie et la beauté»⁵¹. Cette foi, qui associe indissolublement science et socialisme, a disparu aujourd'hui. Il n'est pas sans intérêt de noter que ses derniers accents résonnent dans le *Projet socialiste* de 1980, qui postulait, sous la bannière «pas de socialisme sans la science», que «le refus du progrès technique et la peur de l'acte créateur sont le propre des sociétés perdues»⁵². L'étude minutieuse du calendrier et des modalités de la rupture de cette alliance reste largement à faire. Sans doute nous instruirait-elle beaucoup sur l'état du monde présent.

Gilles Vergnon, GREPH/LEPS, IEP de Lyon.

⁴⁸ Léon Blum, «Jean Perrin », art cité.

⁴⁹ Maurice Thorez, *Fils du peuple*, *op.cit.*, p. 244.

⁵⁰ Pierre-André Taguieff, *Du Progrès*, Paris, Librio, 2001, p. 5-7.

⁵¹ Jean Perrin, «La science et la paix », discours en Sorbonne le 11 novembre 1936, *SE*, p. 180-185.

⁵² *Projet socialiste*, Paris, 1980, p. 139.